REVUE MODERNISTE INTERNATIONALE

Ire Année GENÈVE, Septembre 1910 N° 9

SOMMAIRE :

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
4, Rue du Vieux-Collège, 4
GENÈVE

REVUE MODERNISTE
INTERNATIONALE

Organe de la Société Moderniste Internationale.

Paraît chaque mois en livraison de 40 pages environ.

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL : 10 Fr.
pour tous pays.
LE NUMÉRO SÉPARÉ : 1 Fr. 50

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
GENÈVE — 4, Rue du Vieux-Collège, 4 — GENÈVE

La Revue compte des collaborateurs et des correspondants en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Autriche-Hongrie, en Espagne, en Belgique, en Russie, en Roumanie et en Amérique. Nous ne donnons pas la liste de leurs noms, car elle ne saurait être complète, étant donné que plusieurs d'entre eux, et parmi les principaux, sont encore obligés, aussi longtemps qu'ils n'auront pas réglé leur situation économique, de se cacher sous un pseudonyme.

La Revue étant ouverte à tous les courants du modernisme, chaque collaborateur garde la responsabilité personnelle des opinions émises dans ses écrits.

Nous prions nos collaborateurs qui écrivent dans un idiome autre que le français de bien vouloir nous adresser leurs communications, en très lisibles caractères latins.

La Revue donnera un compte rendu de tout ouvrage qui lui sera adressé directement.

Pour la France, on peut s'abonner à la Revue à la Librairie E. Nourry, 14, rue Notre-Dame de Lorette, 14, Paris.

Für Deutschland und Österreich-Hungarn besorgt das Abonnement der Revue die Krausgesellschaft in München. Man richte die Bestellung an deren Expedition, Auenstrasse, 14 I, München.

REVUE MODERNISTE INTERNATIONALE

1910. — N° 9.

PIE X ET LA DÉMOCRATIE

Léon XIII eût-il fait cardinal M. de Lamennais ? La question est moins vaine qu'on pourrait le croire. Il y a quelque dix ans, de naïfs admirateurs du vieux pontife répondaient volontiers et un peu étourdîment par l'affirmative; ils en venaient à regretter que le précurseur de la démocratie catholique, au lieu d'être repoussé de l'Eglise par un moine inintelligent tel que Grégoire XVI, n'eût pas vécu triomphant et acclamé sous le règne du pape des ouvriers. Ils oubliaient le Saint-Esprit en toute cette affaire. Ils oubliaient aussi les encycliques léonines (au sens rigoureux de l'épithète) contre la philosophie moderne, l'exégèse critique et l'américanisme. En lisant la récente lettre où Pie X, condamnant l'esprit et les méthodes du *Sillon,* s'abrite, non sans intentions, derrière la doctrine formulée par son prédécesseur, ils auront compris l'étroite solidarité qui enchaîne les papes au même joug dogmatique, quelles que soient les diversités de leurs intelligences. Leur originalité ne saurait s'exercer que dans la manière de mettre en acte la pensée uniforme de la théologie traditionnelle. Léon XIII jetait ses foudres contre les idées, Grégoire XVI et Pie X visent de préférence les institutions et les hommes. A la faveur du premier, hommes et institutions trop au-dessous des nuées où grondait le tonnerre pontifical continuaient à vivre sans se croire atteints. Une équivoque en résultait, politiquement habile, puisqu'en esquivant les difficultés de l'heure présente, l'Eglise, aussi souple qu'aux moments les plus cri-

tiques de son histoire, paraissait chercher un terrain d'entente entre la civilisation moderne et les principes au nom desquels, en des documents vagues à dessein et que nul ne lisait ou ne voulait trop bien comprendre, elle jetait l'anathème à cette civilisation.

Aujourd'hui Pie X ne parle plus au nom d'autres principes, mais il a le mérite, qu'il faut savoir reconnaître, de les faire jaillir en leurs arêtes vives de l'estompe où ils se noyaient indécis et de les traduire en actes dont la netteté rigoureuse ne tolère plus d'illusions. Il y a plus de probité en cette manière; elle dénote une foi imperturbable qui n'est pas sans grandeur.

Est-ce à dire que toute ombre d'équivoque a disparu ? Il en est une que la presse catholique, Marc Sangnier lui-même et des évêques sympathiques à sa cause ont déjà soulignée pour en profiter. Il faut la dénoncer, par honnêteté, sinon par envie de souffler sur la nouvelle bulle de savon prête à décevoir les âmes candides et généreuses. C'est l'équivoque d'une démocratie catholique. On garde le mot puisque Léon XIII l'a baptisé. Mais on le vide avec soin de tous les attributs essentiels à une démocratie. En vérité, la lettre du pape condamnant le *Sillon* est la négation formelle de l'idée démocratique. Elle érige en doctrine le cléricalisme politique et économique et si le lecteur veut bien aller au fond de cette théologie pontificale, il y verra que ne sont épargnés, par delà les quelques sillonnistes, ni la Constitution américaine, ni même les monarchies parlementaires. La République française, cela va de soi, est la plus maltraitée. Il ne reste debout sur l'échiquier où le pape se livre à ce jeu de massacre contre les marionnettes figurant les divers Etats que le droit divin de l'Allemagne, le tsarisme de la Russie et la papauté. Heureusement ce ne sont qu'en effigies et dans l'imagination de Pie X que les autres sont frappés. Au demeurant ils supportent assez bien l'assaut du Vatican. Mais, qu'on le sache, il ne sera plus possible de soustraire

le domaine politique à l'influence de la hiérarchie ecclésiastique. Le cléricalisme, soigneusement distingué de la religion, se confond désormais avec elle. Son but avéré est de restaurer partout le principe de l'autorité absolue qui est celui de la monarchie pontificale. On ne veut plus tolérer cette anomalie du catholique obligé par sa foi d'adhérer à l'Eglise comme à la meilleure forme de gouvernement et par ses préférences intimes liant son idéal politique à une forme inférieure, la démocratie.

Ce dessein se trahit par endroits de curieuse façon dans la lettre de Pie X. On n'a pas remarqué assez l'étrange partialité qui interdit aux sillonnistes de fusionner avec des mécréants et qui permet aux jeunes royalistes de recevoir le mot d'ordre d'un athée tel que Charles Maurras ou d'un libre-penseur tel que Maurice Barrès ou Jules Lemaître. De même il est plaisant de relever certaines phrases toutes parfumées de lis, la fleur chère à nos camelots du Roi; elles embaument la fine essence dont les émanations flottent dans les bureaux de l'*Action française*. Propagande sournoise qui a dû réjouir plus d'un conspirateur du coup de force! Ainsi les républicains se trompent qui basent leurs convictions sur le sentiment d'une justice meilleure. Est-ce que « les grands monarques qui ont créé et si glorieusement gouverné la France n'ont pas su donner à leur peuple ni la vraie justice ni le vrai bonheur ? » Ne prenez pas la peine de comparer cette affirmation avec l'histoire. Nul n'ignore plus, depuis l'encyclique sur le modernisme, que les faits doivent se plier à une certaine philosophie.

Quelle est donc cette doctrine qui décrète la perfection sociale de nos dynasties françaises ? C'est la doctrine condamnant la démocratie. La démocratie, c'est le gouvernement du peuple par lui-même. Si le peuple ne détient pas le pouvoir par ses mandataires qu'il suspend, remplace ou maintient à son gré, le peuple n'est pas souverain; il n'est pas en démocratie. La prérogative essentielle d'une

démocratie est donc la faculté de choisir et de révoquer les détenteurs du pouvoir au moyen du suffrage universel, expression de la volonté collective. Telle est d'ailleurs d'organisation moderne des Etats, depuis la monarchie constitutionnelle de l'Espagne jusqu'à la République de France ou des Etats-Unis. Or le suffrage universel, Pie X veut bien le souffrir comme « désignation de la personne qui sera investie du pouvoir venant de Dieu », rien de plus; il ne lui est même pas accordé d'être l'organe de transmission, car le pouvoir ne saurait aller « de bas en haut ». Il faut conclure — et la conséquence est de rigueur — que le peuple n'a pas le droit de reprendre le pouvoir à celui qui l'a reçu de Dieu. Celui-ci n'est pas son représentant; il est son maître. Donc le jeu régulier du suffrage universel est une usurpation et la démocratie est une erreur. Après cela, Pie X pouvait déduire, avec une logique exempte de diplomatie, les conséquences de l'anathème : nécessité de l'inégalité des classes, réprobation de l'émancipation économique. Il pouvait aussi subordonner la conscience politique à l'autorité des évêques. Le cléricalisme pénétrant jusque dans les aspirations les plus étrangères à la vie religieuse afin de les diriger ou de les étouffer, n'est que la mise en action ou le développement ingénu du cléricalisme théorique par lequel Pie X impose à ses fidèles ses conceptions de sociologie politique.

Ce faisant il ne déroge pas aux déclarations de ses prédécesseurs, mais il dédaigne d'atténuer les coups et même de s'apercevoir qu'il se dresse contre l'irrésistible courant qui entraîne le monde civilisé, tant il est persuadé de retrouver l'oracle éternel dans ses écrits du moyen âge où les moines théologiens, n'imaginant pas d'autres sociétés que les féodalités autoritaires au milieu desquelles ils vivaient, ébauchèrent à leur exemple leur théorie du pouvoir.

Ne le raillons pas trop d'être si archaïque. En réalité, il est poussé par un autre courant non moins irrésistible,

qui, depuis son origine, harcèle la papauté vers un absolutisme de plus en plus envahissant. Jadis suzeraine du trône, elle rêve aujourd'hui d'être le guide des peuples. Et elle a besoin, pour réaliser son ambition, que les peuples ne soient pas dépris de l'autorité. C'est le progrès de la souveraineté pontificale, dont les étapes se mesurent en raison inverse du progrès social, fait de liberté et d'égalité. L'étape franchie par Pie X n'est point d'avoir promulgué de nouveaux empiétements, mais qu'il ajoute à l'œuvre de ses devanciers avec une audace qui émerveille la foi et qui déconcerte la raison, c'est de tenter la réalisation des prétentions séculaires en offrant à la société moderne de la replonger dans le vieux moule de la théocratie médiévale.

Marc Sangnier n'a pas eu le geste de Romolo Murri. Lui qui aimait sincèrement le peuple lui a préféré l'Eglise. Quand, sur les ruines du Sillon il espère encore obstinément dans la réconciliation du catholicisme et de la démocratie, dissimulant mal sous les protestations ferventes de son obéissance la foi en une revanche offerte par un autre Léon XIII, on ne peut se défendre d'une admiration étonnée envers un esprit aussi entêté dans sa chimère. En le brisant, le pape a détruit pour jamais la seule force de la foi qui fut sympathique au siècle, hommage involontaire à la libre-pensée, s'il est vrai, comme le pape l'a cru, comme nous le pensons avec lui, que celle-ci aurait fatalement absorbé un jour tant de sincérité et d'audace libérale. C'est la tristesse des vrais démocrates devant le renoncement de Marc Sangnier, mais c'est la leçon durable de son aventure que, pour suivre l'Eglise, on soit tenu de répudier les principes essentiels de la démocratie, de trahir la cause de la liberté et d'asservir les destinées de son pays aux ordres politiques de l'étranger.

Henry VANIÈRE.

LE PAPE ET LE CLERGÉ

Le combat entre le Vatican et le modernisme devient chaque jour plus ardent; grâce au fanatisme tenace de nos adversaires il assumera bientôt des proportions épiques. Si Pie X a juré de nous exterminer, nous nous sommes promis, à notre tour, de libérer les nations de sa criminelle tyrannie religieuse. Il n'est plus simplement question de nous soustraire à la persécution directe de Rome; sortir de l'Eglise ne peut plus, désormais, nous apparaître comme une solution définitive. Il s'agit de savoir aujourd'hui si le Vatican doit indéfiniment continuer à être le redoutable foyer de réaction qu'il représente, un macabre laboratoire de castration intellectuelle, un défi perpétuel lancé aux efforts progressifs de l'humanité. Si nous nous astreignons à rester prêtres, c'est surtout parce que nous avons une mission religieuse à accomplir : tuer le cléricalisme dans son germe. Nous pouvons désormais l'affirmer bien haut : le salut s'élabore au sein du jeune clergé! Car seul le clergé a assez observé, assez médité, assez souffert, pour connaître dans toute son étendue les ravages du fléau clérical, et savoir au juste où il faut chercher et trouver les véritables et durables facteurs de la civilisation nouvelle. S'il est vrai que nous soyons aujourd'hui à un de ces tournants de l'histoire où se décide la destinée de plusieurs générations, celui qui ne descend pas dans la lice avec l'exaltation de l'apôtre et l'endurance du martyr, trahit les intérêts sacrés de l'humanité. Malheur à ceux qui ne répondent pas à l'appel de Dieu, qui s'attardent à discuter le pour et le contre, qui hésitent à donner leurs biens, à quitter leur famille, à perdre leur âme pour coopérer à l'œuvre divine du progrès! Et si les forces sont inégales, si le Vatican a pour lui la tradition, le prestige, l'argent et l'organisation, nous luttons, nous, sous l'éten-

dard de la vérité et de la liberté! Il ne s'agit plus, en cet instant, de réclamer une réforme plus ou moins radicale de l'Eglise; il ne s'agit plus d'étayer nos revendications sur la critique ou l'exégèse, aujourd'hui, la question qui se pose pour nous, c'est celle de vie ou de mort! A notre tour, nous descendons dans l'arène pour la lutte corps à corps, afin de conquérir le droit de marcher tête haute au grand soleil, en citoyens libres et en chrétiens indépendants. Jouons donc courageusement le tout pour le tout, car il est désormais impossible à l'homme qui se respecte de vivre dans et de l'Eglise; c'est la geôle étouffante où l'on subit une surveillance digne des forçats; toute activité intellectuelle et sociale y est considérée comme suspecte, toute opinion qui ne remporte pas l'approbation des supérieurs y semble dangereuse, toute initiative personnelle y est durement réprimée. Devenir de vivants automates, des janissaires à bouche close, de plats et serviles valets ou des perroquets bien stylés, telle est notre destinée! Est-ce donc pour se faire les esclaves abjects « d'une honte sans nom » que nous avons préféré à tous les avantages de la vie laïque et à l'existence heureuse dans nos familles, l'héritage du Seigneur ? Quoi, ce patrimoine céleste dont on nous parlait si abondamment au séminaire, c'était cette prostitution de la personnalité, cette éviration de l'esprit ? Hélas! de quelle chimère nos yeux éblouis avaient-ils été victimes! Le libéralisme opportuniste de Léon XIII nous avait merveilleusement leurrés et à ce moment, jeunes et ardents, nous avions cru sentir des frissons printaniers qui traversaient l'Eglise, une renaissance spirituelle nous semblait palpiter à l'horizon. Les succès diplomatiques du vieux pontife nous charmaient comme le prélude triomphal d'une harmonie encore plus profonde entre l'Eglise et le Siècle. Nous lui étions reconnaissants d'avoir pardonné à la jeunesse ses enthousiasmes audacieux, de ne s'être jamais risqué à excommunier personne, non plus que d'avoir mis à l'Index les ouvrages des premiers modernistes; nous

étions fiers qu'il eût proféré les admirables paroles qui proclament le devoir de l'historien « de ne dire que la vérité et toute la vérité », et ces autres qui octroyaient au savant « le droit d'errer ». Certes, si au moment de l'ordination on avait osé nous proposer de prêter le serment du nouveau *motu proprio* « Sacrorum Antistitum », il n'en est pas un de notre volée, nous le savons bien, qui n'eût souri de mépris et dédaigneusement jeté sa soutane! Eussions-nous jamais imaginé qu'un jour viendrait où nos espoirs sublimes du séminaire ne seraient que des songes puérils et ridicules, où nous nous réveillerions sous le knout d'un czar! Quand les dociles fidèles de l'Eglise, les purs, commencèrent à se reconnaître à ce signe qu'ils se dénonçaient les uns les autres, quand on considéra l'obéissance *perinde ac cadaver* comme la seule vertu non suspecte, quand l'anathème devint le pain quotidien de la papauté, quand les malédictions tombèrent comme la manne au désert, quand Pie X adopta l'excommunication comme liturgie officielle de l'Eglise, ah! ce fut alors le vrai règne de la terreur blanche. Période apocalyptique! On vit ce vieillard tremblant, qu'on prétendait si doux, frappé soudainement d'hallucination théocratique, épuiser ses fibres débiles dans les gestes qui foudroient, exhaler son cœur impuissant dans des paroles de haine. En véritable dément, il anathématisa toutes les choses divines et humaines sur lesquelles la lumière répand ses bénédictions, sur toutes les beautés de la vie. Anathème aux âmes qui cherchent librement la vérité; anathème aux aspirations démocratiques qui usurpent les droits souverains des « élus de Dieu »; anathème à toutes les conquêtes laïques et à tout ce qui ne porte pas l'estampille du Vatican; anathème à tous les esprits qui évoluent et qui ont soif de liberté. Mais ses anathèmes les plus féroces et les plus humiliants, il les réserva à ses soldats eux-mêmes, à ceux qui constituent sa force unique et son seul espoir, et qui n'auraient, eux aussi, qu'à se croiser les bras pour

qu'aussitôt sa royauté de potentat fût réduite en poussière : les prêtres! Deux symptômes indiquent la dégénérescence de l'Eglise : la vie ne circule plus dans ses membres, mais, comme en un corps agonisant, se réfugie toute dans la tête. Et ceci encore : le chef n'a plus confiance en son armée. Le dernier *motu proprio* constitue l'aveu le plus éloquent de sa situation désespérée. La révolte a gagné la garde prétorienne; les défections se font chaque jour plus nombreuses et, ce qui est plus grave encore, l'évolution des esprits ecclésiastiques s'acomplit fatalement. Dans ce monde qui se soustrait peu à peu à l'influence du Vatican, au milieu d'un clergé qui s'éloigne, Pie X nous apparaît, dans une vision tragique, comme un de ces tyrans solitaires qu'on affecte de vénérer et que ses favoris raillent en secret. Seul, sans doute, de tout son entourage, il croit encore à sa propre infaillibilité; et il demeure là comme un anachronisme, comme on ne sait quel survivant momifié d'époques lointaines. Riche en courtisans plus qu'en disciples, entouré d'eunuques moraux de toute espèce, il nous rappelle ces rois hiératiques et féroces des dynasties babyloniennes. L'Eglise vit dans la terreur, comme l'empire moscovite sous Nicolas II, ou la Turquie sous le règne d'Abdul-Hamid; les dénonciateurs y sont encensés, le caprice seul gouverne la destinée de ses sujets, et, comme le tzar, qui répond par la mitraille au peuple qui réclame sa liberté, comme le Sultan rouge qui moissonna les têtes des Arméniens, Pie X, sultan blanc, empêché, hélas! de rallumer les bûchers sur les places, prend sa revanche en assassinant les âmes. Grâce à l'indifférente complicité de l'Etat, Pie X, comme dans une autre traite des blancs, prend des jeunes gens par milliers, dès leur plus tendre enfance, les enferme dans des séminaires, les soumet à un régime spécial d'éducation et d'instruction dont le résultat le plus clair est d'annihiler la personnalité et de déformer l'intelligence. Ces victimes innocentes n'auront pas droit, comme tous les enfants de leur âge, au

développement normal de leurs énergies physiques et morales, de s'abreuver à la source de toutes les connaissances scientifiques. Ils en sauront juste ce qu'il faudra pour demeurer de dévoués esclaves, ils vivront en plein moyen âge et accepteront d'être les soutiens d'une institution surannée. Quel sacrilège plus impie, je vous le demande, que celui de violenter une âme ingénue, destinée à devenir un vibrant instrument de progrès, et cela dans la seule intention d'en faire une ouvrière inconsciente de réaction ? Les meurtres spirituels, les tueries silencieuses de ce « Polyphème chrétien », comme l'appelait Carducci, de cet assassin d'âmes « *animarum interfector* », comme sainte Brigitte nommait le pape de son temps, sont d'autant plus odieuses qu'elles sont stériles. La tyrannie de ce blanc vieillard est peut-être plus infâme encore que la persécution sanglante, car le sang des martyrs est semence féconde, il fait monter la moisson des nouveaux apôtres, tandis que ces déformations organiques de cerveaux juvéniles voués à l'esclavage, ne produisent que des anormaux et des mutilés.

Mais la lumière qui a brillé ne peut plus être mise sous le boisseau; elle finira par enflammer les âmes que l'Eglise n'a pas encore entièrement détruites; la quarantaine imposée à toutes les idées modernistes n'empêchera pas la sève de vie de pénétrer et de s'infuser dans les veines! Et dans cette foule de victimes, dans ce troupeau d'esclaves, se recruteront demain les apôtres les plus enthousiastes de la liberté. Ainsi que nous, beaucoup s'affranchiront à leur tour; à nous viendront s'unir toutes les âmes qui s'ouvrent ravies à la lumière et à l'amour, pour former la légion sacrée et immortelle du progrès!

« Ovunque s'apre un'alta ista umana
A la luce a l'amore:
Noi siam la sacra legion tebana,
Veglio, che mai non muore. »

O. Grifagni.

OPTIMISME RELIGIEUX

(Suite et fin.)

J'ai développé, au chapitre précédent, l'idée que les sentiments exprimés par les mots de faute, remords, conversion, etc., ne constituent point les régulateurs, les « volants », pour ainsi dire, de la vie spirituelle, à laquelle un intime ressort imprime un mouvement progressif et que le mal n'existe que dans le « devenir » du bien, au moment où il s'affirme en tant que *mieux*. Or, si dans sa dialectique de la causalité M. Crespi trouve place pour une conception de régression vitale, pour un acte qui soit la négation du propre être dont il dérive, autrement dit pour une volute négative générée par une spirale positive, j'avoue être foncièrement inapte à la concevoir et je me crois, même, en droit de lui appliquer le verdict prononcé par M. Hébert à propos d'une conception semblable (il s'agissait de l'amour infini et conscient de l'Auteur du mal et de la souffrance). « Voilà, — disait-il, — ce que l'on n'admettra plus jamais! »

La divergence de nos deux conceptions s'est encore affirmée à moi par le sentiment d'anachronisme, le malaise infini que j'ai éprouvé en retrouvant, dans l'article de M. Crespi, la terminologie piétiste-anthropomorphique des « Exercices de saint Ignace », voire même des vulgaires « Exercices de la *Via Crucis* ». Quelques citations suffiront à édifier le lecteur sur ce point; M. Crespi écrit : « Le critère infaillible de la volonté bonne c'est l'esprit d'amour qui l'anime et le fait que l'essence de la bonté est révélée dans l'amour... » Pauvre infaillible critère, qui traite l'amour comme une châsse close dont seuls quelques initiés ont le secret, comme une lampe sous le boisseau, sans

s'apercevoir qu'elle resplendit, cette lumière, dans l'univers entier — « in una parte più e meno altrove[1] ». Pauvre infaillible critère, qui permet à des individus animés et guidés par de grandes et fortes amours de s'excommunier réciproquement tout en restant persuadés et les uns et les autres de « rendre hommage à Dieu! » Infaillible, sans doute, mais à la condition qu'il renonce à être un *critère* et une *révélation!...* Et Monsieur Crespi continue: « L'idéal de bonté est un vain rêve subjectif s'il ne dérive d'un Esprit absolu d'Amour, qui se sacrifie soi-même en créant un monde qui peut lui être ingrat, afin de l'initier à sa propre béatitude et à sa propre perfection... » De grâce! Si « l'idéal de bonté » peut n'être qu'un rêve, quel raisonnement « durant la veille » nous garantira qu'il émane d'un « Esprit absolu d'Amour ? » Et cet Esprit d'Amour qui « se sacrifie soi-même » afin de créer un monde « qui peut lui être ingrat » et de « l'initier à sa propre perfection », ne semblera-t-il pas un merveilleux esprit de contradiction ? D'autre part, on lit encore : « Le sentiment du péché est le sentiment de notre indignité infinie vis-à-vis de celui qui nous a infiniment aimé et que nous avons trahi ». Eh! qu'il doit donc être infiniment... impuissant l'amour de cet Absolu qui, aimant infiniment, en arrive à produire des infiniment indignes de lui! Et combien les légendes de Saturne dévorant ses enfants ou d'Elohim se repentant d'avoir créé l'homme nous paraissent plus cohérentes et plus profondes!

Quant aux affirmations suivantes, on se demande ce qui est le plus remarquable, des contresens qui s'y rencontrent ou de l'esprit de contradiction qui les anime : « Le péché... est la violation des lois de notre nature humaine (!)... grâce auquel nous nous sentons créatures finies, soumises à l'obligation de réaliser une perfection qui, par nos propres forces, n'est point réalisable... de

[1] Dante.

n'être rien par nous-mêmes, de mériter de n'être rien... », et devant l'extraordinaire rhétorique de la péroraison (qui trouverait bien plutôt place en un sermon sur les « Trois heures d'agonie » à l'occasion du Vendredi Saint que dans une revue de culture), entre un pareil « modernisme » — ou prétendu tel — et l'orthodoxie de Pie X, je ne peux qu'opter pour cette dernière avec une ouverture de cœur plus grande encore si possible que celle de M. Crespi. Anthropomorphisme pour anthropomorphisme, je préfère un Dieu fait homme à un Dieu suspendu entre ciel et terre, un Dieu conséquent avec soi-même jusqu'à la mort sur la croix, et dont l'inspiration personnelle passe après coup en son vicaire, à je ne sais quel Janus bifrons, paré d'un habit d'arlequin bariolé de pièces volées à cent idoles diverses, et retapé selon cent modes et systèmes différents.

J'aurais déjà terminé cet exposé si les critiques personnelles adressées par M. Crespi « aux prêtres qui ne se sentent plus « sacerdotes », à tous ceux qui sont assez coupables pour ne point aboutir à M. von Hügel, n'exigeaient quelques paroles d'explications. M. Crespi, me prenant directement à partie et m'appelant moderniste « fondalement irréligieux », — parce que dépourvu d'un diplôme d'anthropomorphisme et d'une carte de légitimation d'un modernisme reconnu authentique, — je me contenterai, pour le moment, de lui dédier cette épigraphe de M. Höffding : « Celui qui ne peut réaliser ou produire aucune valeur, à moins qu'elle ne soit nimbée d'un reflet d'éternité, ne s'élève pas d'un pouce plus haut que celui qui agit avec énergie et avec un sens profond de la vie intérieure au service de cette valeur » et cette autre de M. Hébert : « Toute morale réfléchie est religion ». Quant à la *Revue Moderniste internationale,* elle possède en propre des moyens de défense qui sortent de presse chaque mois, et qui, bien que toujours renouvelés et différents, ne laissent point pourtant d'être toujours excellents. Je ferai remar-

quer aussi que si certains — j'en suis volontiers — ne possèdent nullement « ce sens philosophique et historique » qui leur permettrait d'élaborer un chapitre d'histoire sur le « Purgatoire-idée » sans trouver moyen d'affirmer que le « Purgatoire-fait » n'existe point, ils ont peut-être assez de « bon » sens pour croire que les réserves prudentes, les doubles fonds et les compromis ne sont peut-être pas des plus utiles à une réforme catholique ou, en général, au progrès de l'humanité. Ces procédés quotidiens de certains funambules d'une orthodoxie qui voudrait bien s'intituler « moderniste » me paraissent — à moi, naïf — loin de valoir une confiance ingénue dans la manifestation sincère de ce qu'on croit être la vérité, la bonté, la religiosité! Quant à savoir laquelle de ces deux tactiques est la plus catholique, la plus chrétienne, la plus religieuse, voilà des dénominations qui n'ont guère le même sens pour ceux qui les entendent dans l'un et l'autre camp. Il y a là tout un ensemble de systèmes, d'idées, de sentiments, qui ne coïncident point; il serait oiseux d'insister là-dessus.

Un mot encore sur la critique adressée aux ecclésiastiques; rectifions tout d'abord la conséquence que M. Crespi fait découler de la divergence existant entre leur modernisme et celui des laïques. Plutôt que du défaut « d'équanimité et de compréhensivité », cette divergence provient simplement du fait que les prêtres ont compris bien plus profondément l'Eglise que les laïques; tandis que ceux-ci ne connaissent guère du temple que la ligne architectonique, les autres en savent « l'obscurité pleine d'âmes qui tâtonnent » et toute la vie vécue par le catholicisme traditionnel et transcendantal. Il est faux d'affirmer que ces prêtres ne cherchent que « le seul moment qui passe et le monde simplement social et historique ». Ils sentent que leur mission ne peut se borner à « revêtir de formes intellectuelles modernes le contenu éternel de la vie religieuse, toujours et partout le même ». Ils croient qu'être prêtre

ne signifie point devenir l'esclave d'une caste ou d'un dogme, quels qu'ils soient. La mission du prêtre n'est pas de retenir l'instant qui s'enfuit, mais l'instant qui demeure, non le Dieu qui *est* mais le Dieu qui *devient,* c'est de ramener les individus à la conscience de leur propre moi, à la vie méprisée par l'ascétisme, à la leur rendre féconde comme une mine inépuisable où ceux qui cherchent trouveront. C'est encore de faire refleurir sur cette terre, et au sein de cette humanité, toutes les riches végétations religieuses qui en avaient été exilées, en déplaçant le centre de gravité et en invertissant la table des valeurs; de rétablir la circulation des chauds effluves de la vie dans une société où les conceptions morales d'autres époques pèsent comme des chapes de plomb, des jougs sacrés, et où l'on tremble devant l'idole implacable de la tradition; toute initiative étant supprimée grâce à des interdits répétés, à d'innombrables « tabous »; c'est, encore une fois, — et je ne me lasserai pas de le redire, — de remplacer les formules hiératiques de péché, conversion, offense divine et punition, par le sentiment de sa propre dignité et la volonté de réaliser le maximum de sa volonté, c'est-à-dire de son être propre; de retrouver le permanent dans le transitoire et l'éternel dans l'individuel, d'exprimer dans la solidarité constitutionnelle, source de la sociale, la vie universelle, vécue à nouveau et en entier dans tout acte de chaque existence; c'est rapprocher le ciel de la terre... C'est enfin mille autres tâches pour rendre la vie plus belle, plus heureuse, plus intense, plus digne d'être vécue! Voilà ce qui constitue, bien plus que « le ministère du culte », le vrai et unique sacerdoce honnête et raisonnable en même temps que prophétique et chrétien, le sacerdoce de la religion future! Dire que le modernisme ne consiste qu'à « revêtir de formes intellectuelles modernes le contenu éternel de la vie religieuse », c'est tuer le modernisme, ainsi que tout progrès religieux. Cette mission appartient à des *ruminants éternels* ou à des pendules éter-

nellement balancés mais non point à celui qui sent que le fond des choses est, je ne fais que le répéter après Hébert et Bergson, non pas l'*être* mais le *fieri,* et que la vie et l'Univers *ne sont point* mais qu'ils *deviennent,* que la morale ne se *copie* point mais se *crée.* Au fond, toute cette controverse actuelle se réduit à une opposition entre l'orientation statique et le dynamique, entre la conception intellectualiste et celle de la volontariété de l'éthique. Et ce que je combats, c'est cette mentalité qui aboutit à la croyance en un Dieu hors de nous, — au lieu de décrire la parabole tout entière en retournant au *moi* de chacun et à l'univers *in fieri,* — qui prétend établir le critère de la distinction entre le bien et le mal, entre ce qui est moral et ce qui ne l'est point; qui tire de la terre et des rapports humains la sève qui y circule, pour l'emprisonner dans les régions où seule l'exaltation mystique ou la transfiguration artistique peut l'aller puiser; qui fait du prêtre un simple professionnel, de la foi un dogme, de la religion un parti, de la société catholique une conjuration contre la vie; qui englobe des centaines de milliers d'individus dans une organisation merveilleusement comprise pour en faire des bourreaux de leur propre conscience et de celles de jeunes victimes ingénues; qui dénature les sentiments les plus sacrés, interposant entre les mères et les fils, les sœurs et les frères, le *divin amant* qui transforme ou même intercepte les affections les plus légitimes et les plus respectables; cette mentalité, enfin, dont Paulsen a dit qu'elle « cache en ses replis une conception matérialiste et antispiritualiste de la réalité et qui est malade d'un profond scepticisme à l'endroit du progrès de l'esprit humain ». Eh bien! cette mentalité nous apparaît imbue d'une morale inférieure! C'est la barrière contre laquelle l'esprit doit s'évertuer afin de se reconquérir soi-même et de réaliser son divin programme. Si les laïques et les ecclésiastiques, tant au dedans du catholicisme qu'au dehors, ne peuvent pas plus se comprendre en notre XX[e] siècle

qu'ils ne se comprenaient au XIIIe lorsque Boniface VIII, signant sans le savoir la condamnation de l' « état ecclésiastique», s'écriait: *Clericis laici semper infensi,* c'est que ces laïques n'ont point vécu, comme les prêtres, avec toute leur âme, leur jeunesse, leurs rêves, leurs idéaux et leurs déceptions, la vie d'*un autre monde dans ce monde,* c'est qu'ils n'ont jamais connu le vertige des citoyens du ciel et le désenchantement que provoque la vision directe des valeurs humaines; c'est qu'ils n'ont connu que la nausée de la réalité et jamais celle de l'irréalité infinie; c'est, enfin, que les uns et les autres se sont trouvés submergés dans deux expériences foncièrement différentes.

* * *

On raconte qu'à Rome un malheureux avait passé de vie à trépas à cause d'un énorme crucifix qui, dans l'escalier du « Collegio romano », s'était détaché et l'avait entraîné dans sa chute. Au curé qui essayait en vain d'approcher de ses lèvres un petit crucifix en lui disant : « Vois comme il est toute bonté, tout amour! », il répondit, inexorable : « Hé, sans doute, aussi longtemps qu'il est petit! Laissez-le seulement croître et vous verrez! »

Les ecclésiastiques qui ont connu le Dieu devenu grand, se méfient, eux aussi, beaucoup du Dieu « tout petit, toujours plus petit » de l'orthodoxie transcendantale!

Rome. Dr ASCHENBRÖDEL.

LETTRES A L'ÉDITEUR

Amsterdam.

Monsieur l'éditeur.

Je vous remercie de m'avoir envoyé tous les numéros parus de votre jeune revue. Je les ai lus avec un vif intérêt et je vous félicite de votre courage. Oserai-je dire cependant que je me suis pris à regretter que des hommes comme le professeur S. Minocchi ne s'y sentent pas chez eux? Pourquoi faut-il que la Rédaction inter-

vienne pour arrondir les angles d'une aussi vigoureuse, d'une aussi belle épître? (nº 3, page 111).

Je sais. Votre revue se propose d'être la maison de *tous* les modernistes et peut-être ne voulez-vous pas que des appréciations trop hardies effarouchent les âmes timides. C'est très respectable. Le mouvement d'émancipation qui se dessine au sein de ce que j'appelle les *christianismes professés* est extrêmement intéressant, mais il y a peut-être autre chose à faire pour l'instant que d'enregistrer les bégaiements des âmes qui s'ouvrent à la liberté. Il y a, pour la conscience moderne, un champ plus riche d'exploration religieuse : c'est l'âme des libres penseurs spiritualistes ou des libres croyants dégagés de tous les ecclésiasticismes. W. James a cru étudier l'expérience religieuse, et son examen s'est borné aux expériences dont la forme mystique répondait à la conception des traditions ecclésiastiques. C'est en vain que vous chercheriez dans son livre l'expérience religieuse d'un libre croyant qui se sent en contact intime avec Dieu, au cours des simples et belles et fortifiantes émotions de sa vie journalière. Or, je tiens ce contact d'âme avec le *vivant* pour l'expérience religieuse la plus authentique. L'œuvre du modernisme me paraît être essentiellement une *œuvre de transposition des valeurs religieuses* [1].

De toute évidence, les christianismes professés satisfont pleinement un grand nombre d'âmes, mais il existe, de par le monde, une foule d'indépendants qui, *profondément religieux*, ne peuvent plus se plier à la terminologie ou aux rites des églises ou des temples. Ils forment l'invisible église de l'Esprit dégagé des vaines redites, des formes caduques et des despotismes spirituels ou sociaux. Est-ce une folie de vouloir les grouper? Est-ce une entreprise vaine de chercher à les unir en une commune recherche, en un même désir de vie supérieure? Ne vous semble-t-il pas que, lasse des hésitations, des piétinements, des reculades, des compromissions qui fleurissent au sein de toutes les églises comme des plantes exotiques en terre chaude, la conscience moderne aspire à quelque chose de plus audacieux? S'il est vrai que le Christ des christianismes actuels soit l'écho vivant du verbe éternel, ne vous semble-t-il pas que sa révélation est nécessairement progressive et qu'elle est de tous les temps et de tous les milieux? N'est-ce pas un crime de lèse-divinité que de lier cette progressive révélation

[1] Je m'en expliquerai plus tard.

à l'enseignement et à la vie d'un homme si divin qu'il soit ou de l'enfermer dans les pages d'un livre si sublime qu'il puisse être ? Ne se trouvera-t-il pas, parmi les libres croyants de l'heure actuelle, quelques jeunes gens, prêts à tout risquer pour libérer l'Esprit de ce séculaire servage ? N'est-il pas temps de faire éclater les vieux cadres ? Et allons-nous, toujours, par sensiblerie, ménager les timides ? Eh ! les timides se retireront sous leur tente ou dans leur coquille ? Ils trouveront toujours « des oreillers moelleux » pour leur « tête bien faite. » Les prêtres et les reverends, les rabbins et les pontifes leur apporteront journellement la manne qui leur convient. J'en connais qui ne veulent pas de cette paix satisfaite. Ce qu'ils redoutent par-dessus tout, c'est « l'embourgeoisement » de leur âme. Ils sont faits pour l'inquiétude féconde, pour le doute créateur, pour la recherche inlassée, pour la conquête progressive des certitudes nouvelles. Et, sublimes aventuriers, ils suivront l'Esprit partout où il voudra les mener, sur les routes de la vie ou dans le redoutable mystère de la mort.

Ce sont ces vaillants, ce sont ces chercheurs disséminés, ces êtres douloureux que travaille une incertitude de toutes les heures, ce sont ces « douteurs » qui croient encore et toujours, ces révoltés qu'enfièvre un saint amour, ces hérétiques qui ne vivent que pour la vérité, ces négateurs dont tous les gestes proclament la foi, ce sont ces francs tireurs de l'Esprit qu'il faut grouper. Ils sont légion au sein ou en marge des religions professées. Ils pullulent dans les milieux qui se disent athées. C'est là qu'il faudrait aller les chercher. C'est de ceux-là qu'il faut se rapprocher pour les mieux comprendre, pour les rendre plus conscients et plus hardis, pour les soutenir dans leur révolte, leur recherche et leur foi et pour abolir en eux l'affreux sentiment de la solitude d'âme.

Entreprise folle ! Peut-être. Mais qui donc a décidé qu'il ne fallait entreprendre que les choses très raisonnables dont on peut par avance affirmer le succès ?

Aussi bien, la vérité s'impose et les libres croyants pour qui la vérité religieuse est — aussi ou surtout — *en dehors* des christianismes professés, ceux-là ne sauraient hésiter. L'essentiel n'est pas de réussir. L'essentiel est de donner son effort.

Le moment me paraît venu d'aller jusqu'à la pointe extrême de sa pensée et de dire nettement aux associations religieuses capables d'évolutions et aux libres penseurs ouverts aux suggestions spiri-

tuelles l'inanité des rites spirituels désuets, la vanité de tous les dogmatismes, le danger des cléricalismes protestants, catholiques ou athées, et d'apporter au monde *moderne*, une notion de la religion qui dépasse les murs crénelés des « credos » de l'heure présente, un spiritualisme plus laïque et plus vivant, un « humanitarisme » plus divin, un christianisme éclectique et progressif qui, ouvert à toutes les vivifiantes certitudes de l'âme antique, marche avec l'esprit moderne à la conquête des vérités insaisies.

Votre revue me paraît, à l'heure actuelle, la seule où une campagne de cette nature puisse être menée. Tous les libres croyants — quelle que soit leur dénomination religieuse ou philosophique — pourraient s'y donner rendez-vous. Mais il ne faudrait pas qu'on leur promît seulement un accueil aimable, il faudrait qu'ils fussent chez eux et qu'on ne brûlat pas du sucre ou du soufre... après leur passage.

Il y aurait là, me semble-t-il, une belle œuvre à remplir.

Mais ce ne serait pas sans risque. Des gens bien intentionnés et *très sages* vous crieront : « casse-cou. » — Ils auront raison. La *Revue moderniste* y perdrait probablement quelques lecteurs ; vous recevriez des lettres d'indignation et de révolte, vous verriez se lever autour de vous des haines vivaces.

Vous y êtes fait, je ne l'ignore pas. Cependant si la *Revue moderniste* allait y sombrer, corps et bien ? Voilà évidemment qui donne fortement à réfléchir.

Mais j'ai idée que *quelqu'un* dont le sentiment nous est très précieux, a dit quelque part : « Celui qui *veut* sauver sa vie la perdra... mais celui qui la perd à cause de moi, *celui-là* la sauvera. »

Veuillez agréer... Et. GIRAN.

Nous nous sentons complètement solidaires avec les sentiments exprimés dans cette lettre toute vibrante de liberté et de foi. A notre cher et illustre ami, et à tous ceux qui, comme lui, en dehors des préoccupations spécifiquement confessionnelles, recherchent passionément la vérité religieuse qui palpite au fond de toutes les âmes éprises de justice, nous ouvrons avec joie, et toutes grandes, les portes de la *Revue*. Nous ne craignons point, cependant, d'effaroucher nos amis et lecteurs, car il n'en existe pas un, parmi eux, nous en sommes certains, qui ait peur de la recherche *libre* du vrai. Sachant que l'Esprit « souffle où il

veut » et qu'ici-bas nous ne sommes tous que des « chercheurs » de Dieu, ils fraterniseront joyeusement avec « les aventuriers de l'Idéal », qui portent souvent, dans un pan de leurs manteaux, les vérités nourrissantes et libératrices.

La *Revue* tient à honneur de leur offrir un foyer où ils puissent se reposer et s'abriter après leurs « chasses idéales », où ils mettront en commun leur butin spirituel, et se grouperont comme en un cénacle d'amour. Et nous désirons de tout notre cœur qu'on se sente là chez *soi*, entre *soi*, car tous, à travers des voies diverses, nous collaborons à la même œuvre de vie. On a dit que le progrès consiste en ce fait qu'une vérité considérée aujourd'hui comme monstrueuse et absurde semblera demain banale et rebattue. Nous n'irons donc point, *Modernistes* que nous sommes, blâmer les annonciateurs des réalités de demain. Et si notre « Rédaction » s'est montrée désireuse, parfois, d'« arrondir les angles » ce ne fut pas, sans doute, dans l'intention d'atténuer la liberté d'opinion, qui nous est sacrée, mais pour sauvegarder et protéger, à l'occasion, ceux de nos frères qui se montrent moins hardis mais gardent le même droit au respect de leur pensée qui, pour être parfois plus circonspecte, n'a peut-être pas moins de chance d'être vraie.

Sur cette base de tolérance réciproque et fraternelle, chacun de nos collaborateurs n'a d'autre juge que sa conscience, d'autre titre que sa sincérité. Le modernisme ne possède pas, et pour sa plus grande gloire, de formules toutes faites à imposer aux autres; il ne songe point à se constituer en église, il cherche à former des consciences autonomes et vivantes en vue d'une nouvelle révélation de l'Esprit, d'une nouvelle renaissance religieuse plus en harmonie avec l'évolution actuelle de la vie. C'est sur ce terrain de travail que devront se rencontrer un jour tous ceux qui aspirent à une religion toujours plus profonde, toujours plus vraie, et ceux qui veulent une vie toujours plus normale. La religion envisagée comme un travail de vie, et la vie comprise comme une fonction de la religion, voilà le véritable lien divin entre les esprits qui pratiquent le bien et qui cherchent à vivre dans la sincérité et la beauté.

Qu'ils se disent croyants ou athées, ceux-là sont tous religieux, tous fils de Dieu, et, par conséquent, tous nos amis et nos frères.

La Rédaction.

CHRONIQUE INTERNATIONALE

Le « motu proprio » contre le modernisme. — A l'heure qu'il est, chacun a entendu parler du foudroyant *motu proprio* (« Sacrorum Antistitum ») que Pie X vient de lancer à nouveau contre le modernisme. Ce document, très long, forme une sorte de manuel du parfait antimoderniste. Le pape nous avait servi déjà des plats de la même cuisine dans la dernière partie de l'Encyclique « Pascendi », dans celle de *bilem commovent,* celle des *conseils de vigilance* et des nouveaux systèmes de délation écclésiastique, inaugurant, au sein de l'Eglise, la période de l'Inquisition.

Or, en dépit des menaces réitérées, des délations et des persécutions de toutes natures, le modernisme a continué inlassable, sa marche en avant, à travailler l'âme du clergé, comme le levain qui fait lever la pâte enfermée dans le pétrin. Le dernier décret vise, en effet, exclusivement le clergé. Le pape fait montre d'une incroyable défiance dans sa propre armée, et se demande avec inquiétude, mais d'une façon par trop apparente, en vérité, *quis custodiet ipsos custodes,* « qui surveillera désormais les surveillants eux-mêmes ! » C'est la raison qui explique ce suprême effort pour s'assurer de la parfaite orthodoxie de sa jeune milice et qu'il entend dans un sens d'absolue soumission à Rome. A péril suprême, remède extrême ! Si les mesures de répression en usage depuis quelque temps dans l'Eglise ont pu réduire au silence des langues téméraires, elles n'ont pas empêché la fermentation intérieure des « idées pernicieuses », éveillant le doute dans les esprits et soulevant de révolte les poitrines. Or, exiger le silence c'était peu quand les âmes débordent d'hostilité ; il fallait étouffer le mal, l'idée dans son germe ! Un seul moyen s'imposait : laisser le terrain en friche, empêcher l'éclosion de cette végétation exubérante en y semant le sel ; c'est, en effet, à quoi s'est résolu le génial souverain de la catholicité. Le *motu proprio* prescrit de tenir les séminaristes à l'abri de toute la vie intellectuelle et sociale du temps ; à ne laisser entre leurs mains que les livres écrits par ou d'après les scolastiques du XIIIe siècle et les escobars du

XVIIe. Mieux vaut disputer à perte de vue sur les « processions » divines que d'être renseigné sur les tendances démocratiques actuelles. Par contre, toute la presse périodique lui sera sévèrement interdite, même la plus orthodoxe et la plus « romaine » car les séminaristes, paraît-il, avaient pris la déplorable habitude de goûter davantage les citations des doctrines malsaines que leurs réfutations autorisées. Ainsi le jeune clerc n'en saura pas plus qu'il n'est utile: *non plus sapere quam oportet*, comme avait dit saint Paul, dans un tout autre sens d'ailleurs. « Ce qui est utile » consiste uniquement à connaître par le menu tous les arguments par lesquels on prouve la divine origine de la papauté, sa mystérieuse infaillibilité, sa suprématie universelle, et à ignorer tous les arguments qui éparpillent, d'une chiquenaude, le mirobolant échafaudage pontifical.

Voilà qui ne manquerait pas de piquant si ce n'était en même temps le plus infâme des crimes. Quand donc arrachera-t-on à ce féroce vieillard le privilège monstrueux de mouler à son gré les intelligences et les consciences qu'il exploitera ensuite comme les instruments aveugles de son hégémonie politique? Comment des jeunes gens soumis à une telle déformation intellectuelle et systématique pourront-ils se sentir moralement libres le jour de leur engagement définitif? On peut dores et déjà prévoir que les conséquences pratiques du *motu proprio* seront de partager en deux camps le clergé de l'avenir: les simples d'esprit, les idiots, les bêtes de somme, les pauvres brutes qui formeront la garde fidèle de l'Eglise et ceux qui, à leur sortie du séminaire, s'apercevront qu'ils ont été trompés, trahis, bernés, avilis, et qui iront augmenter les files des révoltés. Les uns et les autres, du reste, ne seront guère que de misérables victimes.

En dehors des mesures répressives et préventives réservées spécialement aux séminaristes, la partie la plus caractéristique de l'ineffable *motu proprio*, est constituée par le « serment antimoderniste. » Obligation est faite à tous, tant qu'ils sont, de prêter ce serment: 1° aux clercs, avant d'être promus aux ordres majeurs; 2° aux confesseurs et prédicateurs, avant d'exercer leur ministère; 3° aux curés, chanoines, bénéficiaires, avant de prendre possession de leurs bénéfices; 4° aux officiers des curies épiscopales et des tribunaux ecclésiastiques, y compris le vicaire général et les juges; 5° aux prédicateurs de Carême; 6° à tous les officiers des congrégations sacrées et des tribunaux ecclésiastiques de Rome;

7° aux supérieurs et professeurs des ordres religieux, avant d'entrer en fonction. Le serment énumère toutes les erreurs « du temps » et les prêtres se voient obligés, grâce à lui, de croire : 1° que l'existence de Dieu peut être démontrée « par les ouvrages visibles de la création comme la cause par son effet » ; 2° que les miracles et les prophéties constituent les arguments externes de la révélation ; 3° que l'Eglise a été instituée « d'une manière prochaine et directe par le Christ en personne, vrai et historique, durant sa vie parmi nous » ; 4° que l'évolution des dogmes est « une supposition hérétique » ; 5° que la méthode qui consiste à juger et interpréter l'Ecriture Sainte acceptant « comme suprême et unique règle », la critique textuelle, est à rejeter ; 6° que l'historien ne peut pas faire abstraction des croyances de la foi ; 7° que la vérité religieuse est « absolue et immuable » et qu'elle a été prêchée « à l'origine par les apôtres. »

On se demande quel être au monde, si peu antiché qu'il soit de méthode et de culture scientifique moderne, pourrait bien souscrire à toutes ces affirmations ! Et pourtant le clergé a tout accepté sans sourciller. Donc de deux choses l'une : ou bien le clergé est absolument indemne de toute souillure moderniste, — et en ce cas Pie X s'est trompé et nous nous sommes trompés avec lui, — ou bien il faut en conclure que le clergé a considéré ce serment comme une énorme bouffonnerie dont il ne manque pas de se gausser en secret. Il est, sans doute, choquant et même assez répugnant de penser qu'aucune protestation ne s'est élevée de toute cette foule de « jurés », mais il faut reconnaître, aussi, qu'il était impossible de prendre au sérieux un serment à ce point immoral et absurde ! Car il ne peut être permis à personne de prendre hypothèque sur la pensée d'autrui, comme il est inadmissible qu'on retienne un être en esclavage, même avec son propre consentement. En outre un prêtre qui croit en ce moment aux doctrines du serment, pourra demain, grâce à l'évolution de sa pensée, se former une conviction opposée. Sera-t-il, en ce cas, considéré comme « parjure ? ». Il est certes ridicule de le supposer.

Le serment antimoderniste ne servira donc qu'à faire quelques victimes ou quelques hypocrites de plus, mais il servira aussi à fournir des armes nouvelles à ceux qui luttent contre Rome.

La soumission de M. Marc Sangnier. — La lettre de soumission que M. Sangnier a adressée à Pie X, par l'in-

termédiaire de la *Démocratie* du 3 août, nous a causé une très amère déception. Nous avons rarement assisté à une capitulation aussi plate et aussi servile. Quoi, cet héroïque chevalier de l'Idéal démocratique, auquel Pie X avait fait le beau reproche, qui est tout un cantique de gloire, de travailler à la création d'un homme doué « d'une conscience éclairée, forte, indépendante, autonome, pouvant se passer de maître, ne s'obéissant qu'à elle-même et capable d'assumer et de porter sans forfaire les plus graves responsabilités », ce champion du « peuple-roi » n'a pas su trouver un meilleur moyen de servir la cause de la régénération humaine qu'en faisant un hommage de « filiale obéissance » à son adversaire le plus acharné?

Il se déclare « catholique avant tout et résolu à le demeurer toujours » quoi qu'il lui en puisse coûter, et, pour ce grand professeur d'éducation civique, être catholique équivaut à pactiser avec sa conscience, abdiquer sa conviction personnelle, renoncer à l'œuvre de Dieu! Donc, si son adhésion à la lettre du pape est sincère, et il est de notre devoir de la croire telle, il reconnaît avoir fait fausse route, avoir leurré de chimères des milliers d'âmes; il enseignera désormais avec le pape, que l'inégalité actuelle des conditions sociales est d'origine divine et, par conséquent, irréformable; qu'attribuer la souveraineté au peuple est une « perversité »; que le pouvoir « descend d'en haut pour aller en bas » et qu'à la cime se tiennent les gouvernants tandis que le peuple rampe à leurs pieds. Il répandra l'idée que la tolérance, surtout en matière religieuse, n'est point contenue dans le précepte de la charité, que travailler en commun avec les adeptes d'autres religions ou d'autres partis et pour un idéal commun, est une mauvaise action et qu'enfin lui et ses amis ont toujours manqué de « clarté, de logique et de vérité », voire même « du génie catholique et français! » M. Marc Sangnier n'avait pas été sans jamais songer qu'il courait le risque d'une condamnation probable. L'orage s'amassait depuis longtemps sur sa tête et depuis bien des mois on connaissait la préparation de la nouvelle encyclique.

Or, M. Sangnier avait charge d'âmes; un nombre considérable de jeunes gens lui avaient confié leurs espoirs de rénovation religieuse et civique et avaient passionnément cru en lui. Les avait-il avertis d'avance qu'il plierait le dos sous l'anathème romain et vendu toutes ses promesses contre le plat de lentilles d'une béné-

diction papale? Tout dernièrement le grand *Sillon* s'était scindé en deux groupes qui, avait-on déclaré, se soustrayaient absolument à toute étiquette confessionnelle. Comment donc M. Sangnier peut-il, en conscience, exhorter tous ses collaborateurs *à faire comme lui*, puisque officiellement les groupes qu'il dirigeait n'étaient pas davantage catholiques que protestants ou juifs?

Combien plus beau eût été le geste dont certains prêtres venaient de lui donner l'exemple, en se prévalant, contre la camarilla qui, à Rome, fait la pluie et le beau temps dans l'Eglise, de ces nobles paroles de saint Paul : « Pourquoi donc ma conscience serait-elle jugée par la conscience d'un autre? » Avant de se sentir catholique, peut-être aurait-il dû éprouver le besoin d'être chrétien, ou même tout simplement homme! Et la lettre qu'il aurait dû publier, c'est M. Paul-Hyacinthe Loyson qui l'a écrite à sa place, parodie cinglante qui, pour exhaler une amère ironie, n'est pas moins inspirée par l'authentique réaction d'une âme qui met la vérité au-dessus de l'autorité et la conscience au-dessus de la discipline. « Croyant avant, — dit cette mordante contrefaçon du style de Sangnier — c'est-à-dire lié par le sentiment de mon devoir envers la Vérité d'abord, et résolu à la servir de tout mon être, quoiqu'il m'en puisse coûter d'ailleurs, j'éprouve la douloureuse obligation d'en appeler au Dieu de ma conscience de la condamnation dont Vous me frappez »... Et plus loin : « J'ai charge d'âmes et de quelles âmes! Ces milliers de jeunes hommes enflammés d'un zèle héroïque, l'élite de la vieille Eglise de France que j'ai appelée à l'œuvre nouvelle, tous leurs regards se tournent en ce moment vers moi; de moi ils attendent le geste de l'aîné qui doit leur indiquer leur route en ce carrefour terrible où vous nous avez arrêtés; en cette minute, j'ai entre mes mains *leur destinée* et toutes les moissons qu'elle peut contenir!... Si je leur déconseille mon exemple, si, pour épargner à leurs épaules le « fardeau de la liberté », je les incline à la soumission, c'est leur œuvre à eux que j'anéantis, c'est leur idéal que j'ensevelis vivant sous la chaux ardente de votre inquisition, et pis encore, moi qui réponds de leur foi intime en la liberté, en la vérité, c'est la noblesse même de leur caractère que je voue aux muettes hypocrisies »...

Ainsi se termine l'histoire d'un mouvement qui, nimbé de gloire et de beauté spirituelle, était apparu comme un arc-en-ciel dans le firmament nuageux de l'Eglise de France. On l'avait pris pour une

arche d'alliance soutenue par les mains de Dieu et ce n'était qu'un feu de paille qu'un souffle de vent éteignit.

Un faux de Pie X. — Le Vatican est passé maître dans l'art de déformer et d'altérer la pensée d'autrui, surtout de ceux qu'il veut frapper et qui auraient, par conséquent, droit à la plus scrupuleuse loyauté. L'encyclique *Pascendi* et le décret *Lamentabili* resteront à jamais des chefs-d'œuvre incomparables de pieuse mystification. Quiconque a lu les *Quelques réflexions* de M. Loisy sur ce sujet aura été, sans doute, suffisamment édifié. Nous allons, aujourd'hui, corroborer ces affirmations par un exemple qui ne laissera aucune incertitude sur les méthodes jésuitiques employées par l'Infaillible. Nous le tirons dela récente lettre de condamnation du Sillon ; sans être d'ailleurs l'unique, il reste peut-être le plus caractéristique de ces documents.

Parmi les reproches que Pie X adresse aux Sillonnistes, on trouve celui d'avoir voulu inféoder la religion catholique à une forme particulière de gouvernement, c'est-à-dire à la république démocratique. Rapportons l'acte d'accusation d'après les paroles mêmes du pape :

« *Ce que nous voulons affirmer encore une fois, c'est qu'il y a* « *erreur et danger à inféoder, par principe, le catholicisme à une* « *forme de gouvernement, erreur et danger qui sont d'autant plus* « *grands lorsqu'on synthétise la religion avec un genre de démocratie dont les doctrines sont erronées. Or, c'est le cas du* Sillon... »

Et, quelques lignes plus haut, nous lisons encore dans le document pontifical :

« *Son catholicisme* (celui du Sillon), *ne s'accommode que de la forme du gouvernement démocratique, qu'il estime être la plus favorable à l'Eglise et se confondre avec elle : il inféode donc sa religion à un parti politique.* »

Or, M. Marc Sangnier et les autres sillonnistes ont toujours soutenu la thèse qu'on leur reproche d'avoir niée. Voici quelques textes qui le prouveront amplement

Au congrès de Besançon, le 12 juin 1905, M. Marc Sangnier disait :

« Ce que nous voulons, c'est travailler à réaliser la démocratie en France, parce que *dans notre pleine indépendance de citoyens* nous avons conçu ce rêve ; nous avons cru sentir que la force traditionnelle du pays l'entraînait, non pas vers les chances éphé-

mères d'une réaction, mais vers la république démocratique, et nous avons fait appel à l'indispensable force du Christ, *non pas dans l'intention d'imposer* ex-cathedrâ *la démocratie à tous les catholiques*, mais dans l'intention d'imposer à tous le respect du catholicisme considéré comme une véritable force démocratique. » (Cf. Compte rendu sténographié, p. 73.)

Dans la revue *Le Sillon* du 10 septembre 1905, M. Marcel Lecoq écrit à propos du *Centre* allemand :

« Beaucoup de patrons donnent leur adhésion au parti du Centre, parce qu'ils voient en lui le défenseur de l'ordre et le protecteur de la propriété, mais dans le sein même du parti existent également des groupements ouvriers ayant un programme de réformes qu'ils soutiennent par tous les moyens dont ils peuvent disposer... Il arrivera forcément un moment où les idées sociales des uns et des autres se précisant, un conflit sera inévitable... En effet, l'unité ne se décrète pas, comme le disait Marc Sangnier, elle se constate. Or, si la religion catholique est absolument une et identique dans tout l'univers, *elle domine d'assez haut les contingences politiques pour ne se laisser accaparer par aucun groupement et aucun parti.* »

Dans le *Sillon* du 25 mai 1906, nous lisons, sous la signature de M. Marc Sangnier :

« Nous ne sommes pas républicains et démocrates pour obéir à un mot d'ordre de Rome, mais parce que, *usant de notre liberté de citoyens,* nous aimons la démocratie et croyons la république plus capable qu'aucune autre forme de gouvernement de satisfaire nos aspirations... *Jamais nous ne nous croirons contraints d'avoir les mêmes idées politiques que notre curé ou notre évêque, jamais nous n'admettrons que l'Eglise soit un parti politique.* »

Dans le *Sillon* du 10 août 1906, M. l'abbé Albert Lamy écrit :

« Qu'est-ce, pour le Sillon, que la démocratie? Comment et pourquoi lui apparaît-elle aujourd'hui comme nécessaire et urgente? Par quelle méthode la réalisera-t-il ?... C'est affaire d'ordre humain, d'ordre civique... Ce que le Sillon ne leur demandera pas (au prêtre, à l'évêque), c'est une technique économique et politique... Ce sont là choses trop humaines et temporelles, trop soumises aux contingences inconstantes de la vie pour n'être pas *du domaine de la liberté, de l'initiative privée, du risque à courir.* »

Dans le *Sillon* du 10 septembre 1906 et sous la signature de M. Marc Sangnier :

« On peut signaler un danger à ce qu'un trop grand nombre de prêtres fassent partie des groupements du Sillon... Les prêtres risqueront de compromettre la doctrine catholique, et malgré toutes les distinctions qu'ils multiplieront, ils auront parfois de la peine à faire comprendre que *les idées et les méthodes du Sillon ne sont pas*, comme la démocratie chrétienne, *quelque chose qui découle nécessairement de la religion et qui s'impose à tous les catholiques*. »

Dans le *Sillon* du 25 novembre 1906, sous la signature de M. Louis Cousin :

« Que les sillonnistes puissent, à tout autre mode d'organisation sociale, préférer la république démocratique, on leur en reconnaît maintenant le droit ; *eux-mêmes, par contre, ont toujours reconnu à d'autres le droit de souhaiter une restauration monarchique.* »

De M. Marc Sangnier, dans le *Sillon* du 25 mars 1907 :

« *Nous n'avions pas la prétention injustifiée d'imposer à qui que que ce soit, au nom du catholicisme, les conceptions démocratiques* auxquelles nos goûts et l'expérience devaient nous amener à nous arrêter. »

Dans le *Sillon* du 10 juin 1907, M. Georges Hoog écrit contre le projet d'un parti catholique :

« Ou bien tous les catholiques entreront dans le parti catholique, « seront même contraints d'y entrer ; et alors, dans ce cas, il n'y « faudra pas faire de politique, *puisque les catholiques ne se ren-* « *contrent pas, ne sont point obligés de se rencontrer sur ce ter-* « *rain.....*

« Ou bien, le parti catholique, parce qu'il poursuit une œuvre « politique particulière, ne saurait exiger d'adhésion de tous les « catholiques ; et alors, dans ce second cas encore plus simple que « le premier, *le parti n'a pas le droit d'accaparer à son seul profit* « *l'étiquette de catholique.* »

M. Marc Sangnier développe les mêmes idées dans le *Sillon* du 10 juillet 1907 :

« *Il est inutile de crier bien fort que l'on peut être à la fois con-* « *servateur et catholique. Personne n'a jamais eu envie d'en douter.* « Il est plus intéressant de faire sentir et de prouver qu'un catho- « lique n'est pas nécessairement un conservateur. . . . . .

... (le *Sillon*) dégage ainsi l'Eglise, fait éclater son caractère « d'universalité, la met au-dessus des contingences, et, grâce à « une heureuse opposition, montre, par le spectacle de la vie « même, *que le catholicisme est bien vraiment une religion et non « pas un parti.* »

M. Louis Cousin écrit dans le *Sillon* du 25 novembre 1907 :

« *Nous ne pouvons pas demander à l'Eglise d'imposer à tous nos coreligionnaires de France l'adhésion à notre idéal républicain et démocratique ;* mais l'Eglise, de son côté, ne veut nous imposer ni la monarchie ni la république. »

De M. Louis Cousin encore, le 10 mai 1908 :

« *Nous n'avons jamais dit que le christianisme postule la république démocratique.* »

Et M. Marc Sangnier disait aux Journées Sillonnistes de la Pierre-Qui-Vire, si nous en croyons le compte rendu publié le 25 septembre 1908 par M. Georges Renard :

« Notre *doctrine politique et sociale ne se déduit pas de l'enseignement religieux* et de l'Evangile. Nous n'avons aucune prétention à la voir un jour adoptée par l'Eglise, et nous ne nous flattons pas de préparer les Encycliques. »

M. Louis Cousin écrivait le 10 janvier 1909 :

« Notre idéal puise sa fécondité, sa force et sa beauté dans notre religion : *le christianisme ne postule pas notre idéal,* mais notre idéal postule le christianisme. »

Dans le *Sillon* du 25 mai 1909, nous lisons sous la signature de M. Gaudet de Lestard :

« Tout en démontrant de son mieux l'erreur des conceptions « conservatrices », qu'il estime fausses et d'un autre âge, le *Sillon* « doit se garder, et en fait il se garde, d'anathématiser des catho- « liques, qui, sur d'autres points essentiels, ont les mêmes aspira- « tions que lui . . . .

« Pourquoi ces cris de haine, ces clameurs furieuses de la part « de politiciens qui se plaisent à se dire chrétiens ? puisque si *ce « serait folie de poser « Sillon » et catholicisme comme les deux « termes inséparables d'une même équation,* c'est folie aussi grande, « et démontrée par les faits, de les poser comme des termes qui « s'excluent. »

Le *Sillon* du 25 juillet 1909 rapporte ces assertions de M. Louis Cousin :

« L'Eglise accepte la république démocratique comme les autres formes de gouvernement ; elle ne *la prescrit ni ne la proscrit.....* Il ne serait pas vrai de dire que le catholicisme postule la démocratie, car *le christianisme est au-dessus de toutes les formes de gouvernement.* »

Enfin, M. Leroy-Debasan (Marc Sangnier) appréciant le 10 septembre 1909 le projet de Léon XIII de rallier les catholiques de France à la république, ajoute :

« En présence de ce désir du pape, quelle fut l'attitude des conservateurs ?

« Les uns — et ce ne furent pas les moins dignes — découragés, meurtris, attristés, rentrèrent dans l'ombre et se réfugièrent, eux et leurs vieux espoirs incompris et vaincus, dans le silence et la prière. *C'était leur droit rigoureux de ne pas être républicains,* et, donc, voulant rester loyaux avec eux-mêmes et avec les autres, de ne pas dire qu'ils l'étaient. *Et si quelques ralliés trop enthousiastes ont pu prétendre parfois leur dénier ce droit,* c'est à tort. »

Nous nous demandons en quels termes plus énergiques, plus souvent répétés, plus décisifs, le *Sillon* aurait dû se défendre « *d'inféoder*, comme Pie X l'en accuse, *sa religion à un parti politique, d'inféoder, par principe, le catholicisme à une forme de gouvernement.* »

Pour l'honneur des catholiques dont il est le chef, nous supplions Pie X de préparer ses lettres doctrinales ou disciplinaires en compagnie de théologiens qui sachent lire les textes qu'ils veulent condamner. Pierre Noir.

La première communion à sept ans. — Un décret de la S. Congrégation des Sacrements, à la date du 15 juillet 1910, vient de fixer à sept ans l'âge canonique de la première communion. Ce décret, pour avoir eu un retentissement bien moindre que la condamnation du *Sillon*, a provoqué, en France particulièrement, un émoi intérieur plus considérable encore, peut-être. Par séculaire tradition domestique, et grâce aussi à une règle ecclésiastique dûment établie, un enfant n'était pas admis à la première communion avant sa onzième année. Parfois même, celle-ci s'effectuait plus tard. En tout cas, il était nécessaire que l'enfant eût suivi, auparavant, et pendant deux ans au moins, un cours préparatoire de catéchisme qui lui permettait d'accomplir d'une manière

consciente et avec une intelligence suffisante l'acte religieux. Le pape trouve cette coutume entachée de jansénisme et vient de s'aviser que tant de raisonnement — et de raison — étaient tout à fait superflus, voire même nuisibles, car les enfants se trouvent empêchés de jouir, pendant leurs premiers ans, de la grâce sacramentelle. Il est probable, en effet, qu'à cet âge les enfants communieront avec une plus grande pureté — pour employer le jargon de circonstance, — par contre, il est plus discutable de savoir s'ils continueront à pratiquer l'eucharistie et si cette pratique les garantira des chutes éventuelles. Il est certain, en tout cas, que ce nouveau décret ruine toute l'instruction religieuse telle qu'elle était organisée en France. Les curés sont dans le désarroi le plus complet; ils prévoient qu'ils en sortiront particulièrement affaiblis dans l'opinion publique. Le recrutement de ces petits enfants de cinq à six ans des deux sexes, et qui devront fréquenter le catéchisme, sera rendu plus difficile, leurs parents ne pouvant toujours les accompagner ni sans doute les laisser vaguer tout seuls par les rues, surtout dans les grandes villes. En outre, la première communion fournissait au clergé une arme excellente dans sa campagne contre l'école libre. Les évêques, en effet, soucieux de donner une sanction à leurs ordonnances antiscolaires avaient, pour la plupart, imposé aux curés une loi d'après laquelle nul enfant fréquentant une école où étaient en usage les livres condamnés ne pouvaient être admis à la confirmation. Cette promulgation, n'avait pas été sans causer souvent un certain trouble, surtout dans les villages, où les curés exerçent un empire incontestable sur les enfants et les familles, grâce à cette solennité de la première communion. Or cette arme vient d'être brisée entre leurs mains par le récent décret. Les curés de campagne sont plus à plaindre que ceux des villes qui trouveront, pendant plus ou moins longtemps, moyen de dissimuler les lézardes du vieil édifice. Quelques évêques qui convoitent des archevêchés et quelques prêtres possédés de la folie de la mître ont acclamé le décret, mais l'ensemble des ecclésiastiques s'est senti désemparé, stupéfait, scandalisé ! Nous avons appris, de source certaine, que quelques respectables curés ont éprouvé, pour la première fois de leur vie, des doutes au sujet de l'infaillibilité du pape !

Les évêques, eux-mêmes, malgré leur apparente soumission, n'ont pas été tous satisfaits de ce nouveau décret et l'on prête à

un certain nombre d'entre eux l'intention de faire parvenir au pape de « respectueuses remontrances ». Il n'est pas osé de penser que ces remontrances subiront le sort de celles qui lui furent adressées au lendemain de la Séparation.

La condamnation du modernisme littéraire. — M. Gaspard Decurtins, professeur à la catholique Université de Fribourg (Suisse), faisait en son temps de la bonne démocratie chrétienne, quand celle-ci, sous le bénin sourire de Léon XIII, n'était pas encore soupçonnée de modernisme. Et comme ses intentions étaient pures et ses propositions point trop chimériques, il jouissait d'une certaine faveur, voire même dans des milieux socialistes, à une époque où le contact avec ces derniers n'était — encore un coup — point suspect de modernisme. Toujours à ce même moment, il exprimait des vues qui n'étaient pas strictement confessionnelles, et l'on conte même qu'une de ses phrases est restée célèbre : « La faim, avait-il osé dire, n'est ni catholique, ni protestante. » Mais le temps marche et les opinions sont sujettes à évoluer ; l'âge aidant, on devient prudent, circonspect, plus soucieux de sa place au Paradis et... d'un bon siège à l'ombre ici-bas. Aujourd'hui, M. Gaspard Decurtins est professeur de la civilisation catholique et romaine d'Europe, à l'Université de Fribourg, et comme ses cours lui laissent, paraît-il, de nombreux loisirs, il s'occupe et se préoccupe beaucoup de modernisme. A Fribourg, où déjà les éléments libéraux qui s'y étaient, par hasard, égarés ne se trouvaient pas précisément à leur aise (l'exemple du père Rose nous l'a amplement prouvé), c'est, depuis l'installation de l'ex-démocrate chrétien, le vrai règne de la terreur. Bien des dominicains qui détiennent les chaires de la Faculté de théologie ne dorment plus tranquilles. Fribourg, très pittoresque avec ses collines boisées, la Sarine qui l'embrasse doucement, ses ponts suspendus et ses manoirs médiévaux, est néanmoins la vraie villette potinière, ouverte à la délation, terrain tout préparé à la domination d'un inquisiteur. Mais le professeur Gaspard Decurtins, qui s'était établi inquisiteur général et laïque à Fribourg, ne trouva pas le rôle assez remarquable et songea à se rendre utile à l'humanité bien pensante en général, et à l'Eglise catholique en particulier. Il écrivit alors quelques lettres adressées « à un jeune ami » présumé et que publia un journal de la cité. Il y dénonçait les dan-

gers terrifiants que courent les âmes orthodoxes à lire certains romans qui s'inspirent d'une religion plus proche de l'évangile que de l'encyclique *Pascendi* ou du *syllabus* de Pie X. Notre revue a déjà publié, dans son numéro de février, et sur le modernisme littéraire, un remarquable article dû à la plume d'un professeur d'une Université allemande. M. Decurtins, en reprenant ce thème, dirigea ses flèches contre deux femmes auteurs, Mme Enrica Handel-Mazzetti et Mme de Stach. Jugements aprioristiques, pages d'une banalité désolante, inspirées par la plus étroite, la plus aveugle orthodoxie, rien, semblait-il, ne les eût désignées à l'attention sans l'intervention papale. Pie X, en effet, vient d'adresser à l'écrivain, par l'entremise de l'*Osservatore Romano* du 15 septembre 1910, une lettre qui leur donne l'importance d'un événement mondial. Personne, d'ailleurs, ne s'y trompe : elles ne sont guère que le prétexte d'une condamnation du modernisme littéraire. Ce pauvre pape, qui ne manque pas une occasion de partir en guerre contre sa bête noire, accuse « les adversaires de la foi et de la *discipline* catholique » de faire de la propagande moderniste sous forme « de roman, de nouvelle ou d'essai critique ». « L'art et la littérature »... sont jugés par eux comme « deux excellents moyens pour répandre leurs « opinions pernicieuses » et inaugurer une nouvelle campagne ». Heureusement que l'abbé Gaffe se trouve là pour compenser ces déchets, modeler des Christs « anti-modernistes », et oindre de baume les blessures papales ! Car ces auteurs modernistes osent aller jusqu'à « glorifier la civilisation ennemie de l'Eglise catholique », à se baser sur une religiosité qui ne reconnaît pas « la règle et le frein efficace de l'*autorité compétente* » et à « plaindre et railler, comme inférieure, la culture des peuples et des écrivains vraiment catholiques ». Et, avec une émouvante inconscience, Pie X se demande comment toutes ces abominations sont possibles, quand « l'histoire nous présente l'Eglise catholique comme la mère et la protectrice de la civilisation chrétienne, la plus haute sous toutes ses formes, et les Pontifes romains comme ses infatigables défenseurs et ses généreux promoteurs ». Comment, nous possédons la « Commission biblique », les examinateurs diocésains, l' « Index », l' « Imprimatur », et nous osons encore contester les mérites scientifiques de l'Eglise ? Ah ! nous sommes de grands pécheurs, en vérité !

Cependant le pape reconnaît à la littérature moderniste « le

charme du style, la fantaisie de l'imagination et le goût critique ». Nous regrettons bien vivement de ne pouvoir être aussi affable à l'égard de la littérature antimoderniste, même de celle de l'*Osservatore Romano* »,... même de celle de M. Decurtins.

M. Gaspard Decurtins, qui est un Grison et s'est occupé de philologie, a publié plusieurs textes de langue romanche. Mais ces publications strictement scientifiques n'étaient connues que des spécialistes ; le grand public ignorait l'œuvre et son auteur. Ces quelques pages, tendancieuses, nulles au point de vue littéraire, mais orthodoxes et pleinement conformes aux goûts artistiques de Pie X, lui ont valu une notoriété à laquelle lui-même, nous l'admettons volontiers, ne songeait point, sans doute. Il peut se glorifier aujourd'hui d'être le critique littéraire officiel et attitré de la cour pontificale. Avis à tous ceux qui rêvent aux triomphes littéraires rapides et éblouissants ! *Nicolas Nique.*

Mise à l'Index. — Un décret du Saint-Office, publié dans l' « Osservatore Romano » en date du 16 septembre, et approuvé et contresigné par le pape, vient de mettre à l'Index les ouvrages suivants : *La Rivista storico-critica delle scienze teologiche,* dirigée par l'abbé E. Buonaiuti ; *L' Impero romano e il Cristianesimo nei primi tre secoli da Nerone a Commodo,* par l'abbé Alfonse Manaresi, ancien professeur au séminaire de Bologne ; *Saggi di filosofia e storia del Nuovo Testamento,* par l'abbé Ernesto Buonaiuti ; *Il quarto Evangelo,* par le chanoine Francesco Mari de Nocera Umbra. Ces trois derniers ouvrages, parus en 1910, formaient une collection de manuels de sciences religieuses publiée par la *Rivista* et éditée par M. Francesco Ferrari, éditeur pontifical à Rome. Cette condamnation est l'aboutissement nécessaire d'une violente campagne engagée par les jésuites de la « Civiltà Cattolica » contre l'abbé Buonaiuti, fortement suspect de modernisme. La *Rivista* paraissant mensuellement à Rome, comptait plus d'un millier d'abonnés et jouissait d'une grande faveur parmi le clergé. Il est intéressant de constater que chaque fascicule de la revue, ainsi que les autres ouvrages condamnés, avaient d'ailleurs paru dûment munis du visa de Mgr Chiesa, particulièrement affecté par la Curie à la revision ecclésiastique de la revue, et de l'*Imprimatur* de Mgr Lepidi, maître des S. Palais Apostoliques. Il paraît donc que même les ouvrages qui portent le sceau du Vatican n'échappent

pas à sa fureur sacrée. Tous ces auteurs sont d'ailleurs soumis au décret du Saint-Office, *laudabiliter !*

Le pape a, en outre, décidé de retirer aux évêques la faculté d'octroyer la dispense nécessaire pour lire les livres et les écrits modernistes mis à l'Index. Cette autorisation est réservée au Saint-Siège seul, — qui ne la donnera jamais.

Entre orthodoxes. — L'oratorien Lecanuet, qui appartient au parti catholique libéral, vient de publier, avec l'*imprimatur*, le second volume de son ouvrage *L'Eglise de France sous la troisième République*. Le sujet est traité avec plus de bon sens et moins de malhonnêteté qu'on est accoutumé de voir dans ces sortes de travaux.

Gênés par cet ouvrage, les catholiques ultramontains ont cru trouver un moyen de le discréditer, en reproduisant quelques lignes de Mgr Baunard louant un ouvrage d'hagiographie.

Mgr Baunard s'exprimait ainsi : « Cela console et repose de la menteuse histoire de *l'Eglise de France sous la troisième République*, de laquelle histoire l'Eglise sort si abaissée, le centre gauche si magnifié et Pie IX en somme si rapetissé jusqu'à l'ineptie, presque jusqu'à l'imbécillité, lui, sa personne, son gouvernement et ses amis ! »

Or il se trouve que ce jugement est extrait d'une lettre privée, non destinée à la publicité. De plus, il a été imprimé de telle manière que le public crût qu'il était porté à propos du 2e volume, dont on voulait arrêter l'essor, alors que Mgr Baunard l'avait porté à propos du premier, sans avoir pris encore connaissance du second.

Mgr Baunard, qui nage entre deux eaux, s'est expliqué de tout cela, avec l'auteur de « la menteuse histoire », en lui exprimant le regret de la publication de sa lettre.

L'auteur de cette publication faite dans la *Semaine religieuse* de Cambrai, est Mgr Delassus. Il a été naturellement reproduit par le père Emmanuel Barbier dans sa *Critique du libéralisme*, par les assomptionnistes de *La chronique de la bonne presse* et, grâce à cet intermédiaire, par les innombrables *Croix* diocésaines de France.

Dans la lutte contre le libéralisme, aucun moyen ne semble incorrect aux ultramontains. Il est vrai que les catholiques libéraux de l'école chère au père Lecanuet, ne se gênent pas pour user des mêmes procédés contre leurs adversaires.

Pie X polémise avec M. Nathan. — A l'occasion du 20 septembre, date historique évoquant les noces d'or du royaume d'Italie et de « la Ville », M. Nathan, syndic de Rome, tint, à Porta-Pia, un discours où il fit une charge à fond contre le cléricalisme et opposa l'époque actuelle de liberté et de progrès à l'ère papale, toute de tyrannie et de réaction. Pie X, atteint dans sa réputation d'homme providentiel, se sentit insulté, et, dans une lettre adressée au cardinal vicaire, il en appela à la vertueuse indignation de tous les catholiques de l'univers, les enjoignant de flétrir le « fonctionnaire public » qui avait osé mettre en doute « les titres divins de son ministère apostolique », « la véracité des dogmes » de l'Eglise et « l'autorité de ses conciles ». Que M. Nathan, esprit très moderne et très cultivé, ait pu sourire de ces enfantillages et battre en brèche ces raisons, voilà qui n'est pour étonner personne, mais le plus surprenant, c'est ce pape qui se croit encore fondé, à notre époque, de revendiquer frénétiquement « les droits sacrés de la souveraineté pontificale ». A sa protestation, M. Nathan répondit par une lettre très digne et très vigoureuse adressée aux divers journaux de la ville, et où, après avoir établi qu'il doit uniquement raison au Conseil municipal de tous les actes touchant son office, il ajoute simplement qu'il estime, tout comme le pape, avoir faculté de dire aux citoyens ce qui lui paraît être la vérité. Si son jugement sur l'attitude du Vatican paraît offensante à celui-ci, la faute n'en incombe point à lui, syndic de Rome ; les preuves sont là, hélas, pour lui donner raison. « Ce n'est pas moi — dit-il — qui frappai d'interdit, pour les écoles et les séminaires, toute la presse périodique ; ce n'est pas moi qui imaginai les condamnations solennelles de la démocratie chrétienne, des modernistes, des sillonnistes, de tous ceux qui travaillent péniblement à l'élaboration d'une croyance qui concilie à la fois l'intelligence et le cœur, les traditions et l'évolution, le savoir et la religion... » On parle, à Rome, d'une contre-réponse du Vatican, sous la forme d'une lettre adressée par le card. vicaire à Pie X. En ce cas, il serait probable que M. Nathan répondît encore, et nous assisterions à ce joyeux spectacle d'un pape qui s'évertue à discuter avec « les fonctionnaires publics » de la ville. Pourtant, le côté grotesque de l'incident ne doit pas nous faire perdre de vue la morale qui découle de cette explosion nerveuse de Pie X. Le pape proteste contre la violation de la liberté

de conscience, lui qui n'admet point cette liberté ; il s'indigne des insultes lancées contre le sentiment religieux, lui qui se trouve être l'exposant d'une mentalité qui tue toute religiosité ; il s'insurge contre les atteintes portées à la dignité et à la pleine indépendance de son exercice pastoral, lui qui, par un zèle sournois d'oblitération intellectuelle et de déformation morale, ligote et châtre impunément des milliers d'âmes dans les séminaires, et cela grâce à la lâcheté des hommes et à la criminelle indifférence de l'Etat. En réalité, Pie X s'imagine toujours planer dans une atmosphère de privilège devant lequel, depuis longtemps, les peuples modernes ne sont plus disposés à s'incliner. Il n'admet pas que tout homme sincère puisse avoir aujourd'hui le droit de proclamer ce qui lui semble être la vérité et de réfuter l'opinion adverse quand cette opinion tombe de son trône papal. L' « Infaillible » revendique le monopole de la vérité ; il aura bientôt celui du ridicule !

L'ultramontanisme aux Etats-Unis. — Nous avons dénoncé, dans notre numéro précédent, l'esprit clérical qui commence à se faire jour parmi les catholiques orthodoxes de l'Amérique du Nord. Nous devons constater à nouveau l'esprit ultra-ultramontain de la hiérarchie ecclésiastique de ce pays, laquelle tend à former de ses fidèles une masse homogène en dehors de la vie commune, sans relations directes avec les autres confessions, et aveuglément soumise au contrôle de l'autorité. En voici un exemple tout récent : Ces derniers temps, le curé de Florence (Massachusetts) avait invité, dans un sermon du dimanche, les étudiants et les étudiantes catholiques à prendre leurs inscriptions plutôt dans les grands collèges neutres de Harward, Yale, Smith, etc. Dans ces écoles, disait-il, on n'attaque point la religion catholique, on y rencontre, au contraire, une impartialité et une tolérance parfaites ; les catholiques seraient donc mal avisés de ne pas profiter des précieux avantages intellectuels qu'elles fournissent. Peu de jours après, le curé reçut de son évêque une lettre de sévère admonestation en même temps que l'annonce de son transfert dans une autre paroisse !

QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

Que faire ?

Si le modernisme n'a pas encore atteint, parmi le clergé, une force décisive, c'est que la grande majorité des prêtres est économiquement dépendante de l'Eglise. Il est curieux de constater à cette occasion que l'Etat, tout en affichant hautement sa neutralité et son incompétence en matière religieuse, reconnaît, par une manifeste contradiction, qu'on ne peut avoir d'autre catholicisme que celui de Rome et que les fidèles ne sont pas libres de vouer leurs églises et leurs biens à d'autres cultes. En attendant qu'on octroie pratiquement aux citoyens le droit de disposer de leurs églises, les prêtres qui veulent se soustraire à l'esclavage de Rome, au point de vue économique, doivent se chercher des ressources hors de l'Eglise. Ceci est toujours et partout extrêmement difficile, cependant il peut se présenter des occasions particulières qui facilitent cette tâche, et dont les prêtres auraient tort de ne pas profiter dans la plus large mesure. C'est ainsi qu'en Italie on aura besoin, sous peu, de plus de 20,000 maîtres d'école primaire. Quel meilleur débouché pour l'activité des ecclésiastiques qui désirent se libérer, tout en restant prêtres, ou en demeurant, tout au moins, en communion d'âme et d'idée avec leurs coreligionnaires dans la lutte contre le Vatican? Les examens sembleront bien faciles à des docteurs en théologie, les appointements, quoique modestes, paraîtront toujours suffisants à des hommes habitués à vivre de peu, et rien ne les empêchera, d'ailleurs, de se créer par la suite une situation plus brillante et mieux rétribuée. Nous savons d'autre part, et de source certaine, que le ministre de l'instruction publique est très sympathique à cette entreprise. Ces quelques milliers de prêtres ainsi libérés et organisés, arriveraient, en se livrant à une propagande moderniste intense parmi le clergé et dans le peuple, à provoquer une véritable révolution religieuse en Italie. Voilà ce que nos amis italiens doivent porter à la connaissance de tous les intéressés et c'est de ce côté qu'ils devraient diriger leurs efforts. Car, ne nous y trompons pas, ce sont les prêtres qui libéreront l'Italie du fléau du cléricalisme !

L. Pardo.

BIBLIOGRAPHIE

L. Simarro. **El proceso Ferrer y la opinión europea.** T. I : *El proceso*. Madrid, *El Socialista*, calle del Espiritu-Santo, 1910, gr. in-8°, pp. 654. Prix : **5** pesetas.

Nous venons de recevoir le premier volume d'un ouvrage capital sur Ferrer et que le docteur Simarro, professeur de psychologie expérimentale à l'Université de Madrid, est en train de publier.

Cette étude peut être considérée, à l'heure actuelle, comme la restitution la plus complète et la plus sagace du procès du célèbre apôtre espagnol de l'*Ecole moderne*. Aux documents utilisés par MM. Kaspar, Anspach et Reychler, M. Simarro a été à même d'ajouter un nombre considérable de renseignements divers, recueillis, surtout, en dépouillant avec soin les journaux espagnols du moment. Il a pu ainsi saisir, dans son germe et à travers ses différentes phases, la formation de la légende de la culpabilité de Ferrer durant les événements de Barcelone. A l'origine, personne ne pensait à l'incriminer. Les quatre rapports rédigés par le gouverneur, le chef de police, le clergé et les groupes ouvriers, au lendemain de l'émeute, bien qu'émettant des soupçons sur des nombreux individus, ne citent nulle part son nom. L'idée de la culpabilité a été lancée par les cléricaux et c'est le journal *El Universo* qui lui a donné une forme concrète : « Toutes les personnes de quelque jugement, — écrivit-il — dès qu'elles se furent rendu compte de la criminelle échauffourée de Barcelone et *surent que Ferrer avait été présent* (!) n'hésitèrent pas à *penser* : Toute l'affaire a été son œuvre ! » Et c'est sur de pareilles insinuations qu'on bâtit l'ignominieux procès qui devait finir par l'exécution d'un martyr.

L'ouvrage de M. Simarro sera prochainement traduit en français. Une plaquette de 8 pages in-8°, contenant les conclusions de l'auteur, en deux chapitres, et en français, est mise en vente dès aujourd'hui, au prix de vingt centimes, au secrétariat de l'*Œuvre Francisco Ferrer*, 67, avenue Milcamps Bruxelles. Signalons encore à ce propos la très belle et intéressante brochure de M. E. Cauderlier qui a pour titre : *Hommage à Ferrer*, et contient un répertoire des principales calomnies qui circulèrent sur le compte du malheureux. Cette plaquette se vend à la même adresse, au prix de 5 centimes, et au profit de l'*Œuvre*.